

Guy de Maupassant : Alger. Texte établi à partir de l'article *Alger à vol d'oiseau* paru dans *Le Gaulois* du 17 juillet 1881 et publié dans le recueil de voyage *Au soleil*.

ALGER

Féerie inespérée et qui ravit l'esprit ! Alger a passé mes attentes. Qu'elle est jolie, la ville de neige sous l'éblouissante lumière ! Une immense terrasse longe le port, soutenue par des arcades élégantes. Au-dessus s'élèvent de grands hôtels européens, le quartier français et ses boulevards (*), au-dessus encore s'échelonne la ville arabe, amoncellement de petites maisons blanches, bizarres, enchevêtrées les unes dans les autres, séparées par des rues qui ressemblent à des souterrains clairs. L'étage supérieur est supporté par des suites de bâtons peints en blanc; les toits se touchent. Il y a des descentes brusques en des trous habités, des escaliers mystérieux vers des demeures qui semblent des terriers pleins de grouillantes familles arabes. Une femme passe, grave et voilée, les chevilles nues, des chevilles peu troublantes, noires des poussières accumulées sur les sueurs.

De la pointe de la jetée le coup d'œil sur la ville est merveilleux. On regarde, extasié, cette cascade éclatante de maisons dégringolant les unes sur les autres du haut de la montagne jusqu'à la mer. On dirait une écume de torrent, une écume d'une blancheur folle; et, de place en place, comme un bouillonnement plus gros, une mosquée éclatante luit sous le soleil.

Partout grouille une population stupéfiante. Des gueux innombrables vêtus d'une simple chemise, ou de deux tapis cousus en forme de chasuble, ou d'un vieux sac percé de trous pour la tête et les bras, toujours nu-jambes et nu-pieds, vont, viennent, s'injurient, se battent, vermineux, loqueteux, barbouillés d'ordure(s) et puant la bête. Tartarin dirait qu'ils sentent le "Teur" (Turc) et on sent le Teur partout ici.

Puis il y a tout un monde de mioches à la peau noire, métis de Kabyles, d'Arabes, de nègres et de Blancs, fourmilière de cireurs de bottes, harcelant tout le monde comme des mouches, cabriolant partout ; hardis, vicieux à trois ans, malins comme des singes, ils vous injurient en arabe et vous poursuivent en français de leur éternel "Cié mosieu". Ils vous tutoient et on les tutoie. Tout le monde ici d'ailleurs se dit "tu". Le cocher qu'on arrête dans la rue vous demande: "Où je mènerai toi." Je signale cet usage aux cochers parisiens qui sont dépassés en familiarité.

J'ai vu le jour même de mon arrivée un petit fait sans importance et qui pourtant résume à peu près l'histoire de l'Algérie et de la colonisation.

Comme j'étais assis devant un café, un jeune moricaud s'empara, de force, de mes pieds et se mit à les cirer avec une énergie furieuse. Après qu'il eut frotté pendant un quart d'heure et rendu le cuir de mes bottines plus luisant qu'une glace, je lui donnai deux sous. Il prononça "méci mosieu", mais ne se releva pas. Il restait accroupi entre mes jambes, tout à fait immobile, roulant des yeux comme s'il se fût trouvé malade. Je lui dis:

- Va-t'en donc.

Il ne répondit point, ne remua pas, puis, tout à coup, saisisant à pleins bras sa boîte de cirage il s'enfuit de toute sa vitesse. Et j'aperçus un grand nègre de seize ans qui se détachait d'une porte où il s'était caché et s'élançait sur mon cireur. En quelques bonds il l'eut rejoint, puis il le gifla, le fouilla, lui arracha ses deux sous qu'il engloutit dans sa poche et s'en alla tranquillement en riant, pendant que le misérable volé hurlait d'une épouvantable façon.

J'étais indigné. Mon voisin de table, un officier d'Afrique, un ami, me dit:

- Laissez donc, c'est la hiérarchie qui s'établit. Tant qu'ils ne sont pas assez forts pour

prendre les sous des autres, ils cirent. Mais dès qu'ils se sentent en état de rouler les plus petits ils ne font plus rien. Ils guettent les cireurs et les dévalisent. Puis, mon compagnon ajouta en riant : "Presque tout le monde en fait autant ici".

Le quartier européen d'Alger, joli de loin, a, vu de près, un aspect de ville neuve poussée sous un climat qui ne lui conviendrait point. En débarquant, une large enseigne vous tire l'œil: *Skating-Rink algérien*, et, dès les premiers pas, on est saisi, gêné, par la sensation du progrès mal appliqué à ce pays, de la civilisation brutale, gauche, peu adaptée aux mœurs, au ciel et aux gens. C'est nous qui avons l'air de barbares au milieu de ces barbares, brutes il est vrai, mais qui sont chez eux, et à qui les siècles ont appris des coutumes dont nous semblons n'avoir pas encore compris le sens. Napoléon III a dit un mot sage (peut-être soufflé par un ministre):

"Ce qu'il faut à l'Algérie, ce ne sont pas des conquérants, mais des initiateurs."

Or nous sommes restés des conquérants brutaux, maladroits, infatués de nos idées toutes faites. Nos mœurs imposées, nos maisons parisiennes, nos usages choquent sur ce sol comme des fautes grossières d'art, de sagesse et de compréhension. Tout ce que nous faisons semble un contresens, un défi à ce pays, non pas tant à ses habitants premiers qu'à la terre elle-même.

J'ai vu quelques jours après mon arrivée un bal en plein air à Mustapha. C'était la fête de Neuilly. Des boutiques de pain d'épices, des tirs, des loteries, le jeu des poupées et des couteaux, des somnambules, des femmes-silures, et des calicots dansant avec des demoiselles de magasin les vrais quadrilles de Bullier, tandis que derrière l'enceinte où l'on payait pour entrer, dans la plaine large et sablonneuse du champ de manœuvres, des centaines d'Arabes, couchés, sous la lune, immobiles en leurs loques blanches, écoutaient gravement les refrains des chahuts sautés par les Français.

♦ : **Après « après que ... », l'indicatif s'impose. En effet, l'action est certaine – alors qu'après « avant que.. », rien n'est sûr → subjonctif**

Dans "*Choses vues*" Victor Hugo évoque aussi la ville d'Alger

20 octobre [1842] -

« L'autre jour, à Alger - nous entrions dans ce mois d'octobre qui est si beau quand il est beau -, le soleil se couchait splendidement. Le ciel était bleu ; l'air était tiède, la brise caressait le flot, le flot caressait la rive ; de magnifiques rayons horizontaux découpaient, pour l'amusement des yeux qui errent çà et là tandis que l'esprit rêve, de bizarres trapèzes d'ombre et de clarté sur cet amphithéâtre de maisons carrées, plates, basses et blanches qui est Alger et qui a vu Hariadan Barberousse et Charles Quint ; une joie profonde et secrète, cette joie inexprimable qui, à de certaines heures et dans de certaines saisons, palpite au fond de la nature, semblait animer et faire vivre sur le rivage, dans la plaine et sur les collines, tous ces beaux arbres qui épanouissent leur verdure éternelle dans la sombre et éclatante poésie de l'Orient : le palmier qu'a changé Homère, l'aloès qu'a célébré Hafiz, le lentisque dont a parlé Daniel, le figuier dont a parlé Job.

Un bateau à vapeur, qui venait de France, et qui portait un nom charmant, le *Ramier*, était amarré au môle ; la cheminée fumait doucement, faisant un petit nuage capricieux dans tout cet azur, et de loin on eût dit le narguilé colossal du géant Spahan. Tout cet ensemble était grand, charmant et pur, pourtant ce n'était point ce que regardait un groupe nombreux, hommes, femmes, Arabes, juifs, Européens, accourus et amassés autour du bateau à vapeur.

Des calfats et des matelots allaient et venaient du bateau à terre, débarquant des colis sur lesquels étaient fixés tous les regards de la foule. Sur le débarcadère, des douaniers ouvraient les colis, et, à travers les ais des caisses entrebâillées, dans la paille à demi écartée, sous les toiles d'emballage, on distinguait des objets étranges, deux longues solives peintes en rouge, une échelle peinte en rouge, un panier peint en rouge, une lourde traverse peinte en rouge, dans laquelle semblait emboîtée par un de ses côtés une lame épaisse et énorme de forme triangulaire.

Spectacle autrement attirant, en effet, que le palmier, l'aloès, le figuier et le lentisque, que le soleil et que les collines, que la mer et que le ciel : c'était la civilisation qui arrivait à Alger sous la forme d'une guillotine. »

Guy de Maupassant a 31 ans quand il se rend en Algérie. Il effectue à 4 reprises le voyage à Alger et à Tunis.

- 6 juillet 1881 (année où Auguste Renoir se rend également en Algérie)
- 4 octobre 1887
- 20 octobre 1888 jusqu'au printemps suivant et enfin dernier séjour
- 6 septembre 1890.

Il résultera de ces voyages un récit, *Au soleil*, publié (1884), et des nouvelles: *Marrocca* (1882), *Mohamed Fripouille* (1884), qui sont des variantes littéraires de certains passages de ses chroniques. Plus tard paraîtront *Allouma* et *Un soir* en 1889.

Marrocca dans *Mademoiselle Fifi* qui traite d'une histoire d'adultère dans une petite ville d'Algérie.

Mohamed Fripouille dans *Yvette* (1885) : un ami vient voir un capitaine de l'armée et lui demande « Parlez-nous des femmes arabes ! »

La Vie errante (1888), récit.

Un Soir et *Allouma* dans *La Main gauche* (1889) qui raconte l'idylle entre un colon et une fille du sud « une bête admirable, une bête sensuelle, une bête à plaisir qui avait un corps de femme. »

Contes et autres nouvelles africaines, (réédition 1979), *Lettres d'Afrique, Algérie, Tunisie*, (réédition 1990).

Bel Ami (1885), qui dévoile les dessous de l'expédition au Maroc, en réalité la Tunisie qui eut lieu en 1881.

Juin 1880. Georges Duroy, sous-officier rendu à la vie civile, est un beau jeune homme peu scrupuleux. Nouvellement employé aux chemins de fer du nord, il déambule sur les boulevards parisiens, en quête de fortune et de réussite. Il rencontre un ancien camarade de régiment, Forestier, qui va le recommander au directeur de son journal, la Vie française. Grâce à l'appui de son ami, Georges est embauché comme reporter ce qui lui permet de doubler son salaire. Le jeune homme découvre les salles de rédaction et les coulisses de la vie parisienne. Il plaît aux femmes et est bien décidé à en profiter pour "arriver". Mme Forestier, la femme de son ami lui donne des conseils et l'aide à rédiger ses premiers articles. Puis Georges fait la connaissance de Clotilde de Marelle, une sympathique bourgeoise bohème, qui lui délivre une éducation sentimentale très libre. La très jeune fille de Mme de Marelle, Laurine, donne à notre héros le surnom de Bel-Ami.

Offensé par son ami Forestier, Georges décide de séduire sa femme. Dès le lendemain, il déclare son amour à Mme Forestier. Mais celle-ci le tient à distance et lui explique que si elle est disposée à être son amie, jamais elle ne sera sa maîtresse. Sensible pourtant à l'admiration que lui porte le jeune homme, elle lui conseille de rendre visite à la femme de son directeur, Mme Walter, qui "l'apprécie beaucoup". Duroy s'exécute. Il se rend chez elle et la séduit par son esprit.

Le mot « boulevard » :

- boulevard est courant jusqu'en 1835. On le trouve écrit ainsi aussi dans un texte de Rimbaud « Boulevard et amaranthe », des tableaux du Second Empire présentent de nouveaux boulevards
1. *(Militaire)* Terre-plein d'un rempart, tout le terrain d'un bastion ou d'une courtine.
 - *Nous avançons tristes et mornes, mais tout à coup se présente la magnifique ville de Troyes avec sa porte guerrière, son menaçant béfroï, ses hauts **boulevards**, ses hautes tours, ses longues murailles crénelées [...].* — (Amans-Alexis Monteil, *Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles*, page 30, 1830)
 2. *(Par extension)* Promenade plantée d'arbres qui fait le tour d'une ville et qui occupe ordinairement l'espace où étaient d'anciens remparts.
 - *Les **boulevards** de Paris*²
 - *Se promener sur les **boulevards**.*
 - *Les **boulevards** intérieurs, extérieurs.*
 3. *(Par extension)* Toute voie de communication plus large qu'une rue ou qu'une avenue qui traverse une ville, présentant souvent des caractéristiques d'aménagement (surtout aux Amériques, où les villes anciennement fortifiées sont rarissimes).
 4. *(Figuré) (Vieilli)* Place forte qui met un grand pays à couvert de l'invasion des ennemis.
 - *Il faut donc admettre que les travaux de siège et les brèches dont on signale la trace, notamment sur le côté nord, sont dus aux Maures d'Espagne, lorsqu'ils conquièrent ce dernier **boulevard** des rois visigoths.* — (Eugène Viollet-le-Duc, *La Cité de Carcassonne*, 1888)
 - *Nos grandes places de guerre, Strasbourg et Metz, les véritables **boulevards** de notre défense, n'avaient été ni armées, ni approvisionnées.* — (Général Ambert, *Récits militaires : L'invasion (1870)*, p.124, Bloud & Barral, 1883)
 5. *(Marine)* Passage au niveau du pont d'un bateau, de part et d'autre du château.
 6. *(Par ellipse)* Théâtre de boulevard.
- L'«**avenue**», elle, doit son appellation au verbe «**avenir**» qui, en ancien français, signifiait «**arriver**». Par extension, le terme désigne donc **une voie rectiligne et bordée d'arbres** par laquelle on arrive quelque part, généralement un monument de la ville.